

COMMUNICATIONS

*LEÇON D'OUVERTURE DU COURS DE ZOOLOGIE FAITE AU MUSÉUM
NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE, LE 25 FÉVRIER 1938.*

PAR LOUIS FAGE,
Professeur

S'il m'est donné aujourd'hui de prendre la parole du haut de cette chaire, je le dois d'abord à ceux qui ont bien voulu reconnaître à mes travaux assez de mérite pour faire de moi leur collègue et aussi aux membres de l'Académie des Sciences qui ont confirmé leur choix. Ma reconnaissance va tout naturellement aux uns et aux autres et je tiens à la leur exprimer publiquement au seuil de cette première leçon.

Pour briguer leurs suffrages, j'ai dû faire un retour sur moi-même afin d'exposer, comme il convient, dans quelle direction s'est exercée mon activité scientifique. Or, je dois à la vérité d'avouer que, issu d'une famille où les lettres étaient plus à l'honneur que la science, ni dans mon enfance, ni dans ma jeunesse, je n'ai trouvé le signe d'une vocation irrésistible de Naturaliste. Mais je pense qu'un travail secret s'était inconsciemment accompli en moi, durant mes jeunes années, et avait préparé le terrain à faire germer la bonne semence, puisqu'environ 1900, venu pour la première fois à Paris, après l'achèvement de mes études classiques, les journées passées dans les galeries du Muséum, le monde insoupçonné qui se révélait à mes yeux et les encouragements que me donnait Edmond PERRIER, auquel je faisais part naïvement de mes découvertes, me déterminèrent à me lancer d'emblée dans l'étude des Sciences Naturelles.

J'éprouve aujourd'hui quelque confusion à constater qu'il ait fallu toutes les merveilles assemblées dans un Musée pour dessiller mes yeux qui n'avaient jusque-là su lire dans la Nature. Mais il me plaît de penser qu'une grande part de mes travaux se sont accomplis dans cette maison même et peuvent s'inscrire au compte d'amortissement de la grande dette de reconnaissance ainsi contractée : c'est au Laboratoire de Saint-Vaast-la-Hougue que je me suis initié à la faune marine, c'est au Laboratoire d'Anatomie comparée du Muséum que j'ai préparé ma thèse de doctorat, c'est comme sous-directeur du Laboratoire du Professeur Ch. GRAVIER que, depuis

1920 — après un long séjour à Banyuls — j'ai poursuivi mes recherches.

Tous ceux — et ils étaient nombreux — qui à l'époque dont je parle — c'est-à-dire il y a déjà plus de 35 ans — fréquentaient le petit îlot de Tatihou ne peuvent pas ne pas regretter que les circonstances aient privé les chercheurs d'un champ d'exploration parmi les plus riches de ceux qu'offre aux naturalistes la côte Normande. Sans doute, y avait-il quelque incommodité à cette existence insulaire imposée à chacun ; mais j'ai souvenir qu'on la supportait de bonne grâce comme nous invitait à le faire la figure épanouie de l'hermite du lieu, A.-E. MALARD, qui avec une bienveillance inlassable, à chaque marée, à chaque dragage, entraînait les jeunes à sa suite et leur dévoilait toutes les richesses dont il avait la garde. Je dois beaucoup à ce savant modeste qui avait exactement compris son rôle d'initiateur, et déversait dans les oreilles attentives le fruit de longues observations faites à belle année parmi les grèves et les rochers dont il était encerclé.

C'est au cours d'un de mes premiers séjours à Tatihou que je rencontrai le Professeur Ch. GRAVIER. Fort occupé à ce moment par des recherches sur les Annélides polychètes, il me fit largement profiter de la connaissance parfaite qu'il avait de ce groupe et m'encouragea à lui consacrer ma thèse de doctorat.

Depuis cette époque déjà lointaine l'amitié qu'il me témoigna, et qu'il savait lui être respectueusement rendue, fit qu'il ne cessa de s'intéresser à mes travaux, d'encourager mes efforts, et qu'en 1920, au moment de se choisir un collaborateur, il me fit l'honneur de ce choix. Que ne puisse-t-il entendre aujourd'hui encore l'expression de ma vive gratitude !

Mais, avant mon retour, définitif, dans l'illustre Maison où j'avais fait mes débuts et qu'en 1906 j'avais quittée docteur, se place un très long séjour au Laboratoire de Banyuls-sur-mer alors dirigé par G. PRUVOT et RACOVITZA. Ce n'est pas sans quelque émotion que j'évoque ici le souvenir de ces longues années où, en qualité de Naturaliste du Service des Pêches, sans contrainte, sans obligation aucune, n'ayant reçu d'autre mission de mon chef, M. FABRE-DOMERGUE, que celle de travailler, j'ai éprouvé à lui donner satisfaction les grandes joies du chercheur. Auprès de G. PRUVOT, qui, après LACAZE-DUTHIERS, avait été mon maître en Sorbonne, j'ai trouvé, avec une science accomplie des choses de la mer, un sens profond de la mesure et, auprès de RACOVITZA, observateur critique et minutieux, cet enthousiasme communicatif, cet esprit hautement altruiste qu'aucune traverse n'a pu vaincre et dont après notre pays, la Roumanie, l'Université de Cluj, l'Institut de Spéologie profitent à leur tour.

C'est de cette époque que datent mes travaux sur les Poissons et aussi sur les Arachnides. J'ai dit ailleurs par quel hasard j'étais

passé du marin au terrestre et comment la découverte d'une Araignée marine dans les « trottoirs » de la Méditerranée m'avait ouvert cette voie nouvelle ; puis comment, entraîné par JEANNEL et RACOVITZA, j'avais en leur compagnie pénétré dans les grottes, où j'y ai trouvé la matière de plusieurs mémoires sur les Araignées cavernicoles.

C'est nanti de ce nouveau bagage que, répondant à l'appel de Ch. GRAVIER auquel venait d'être confiée la chaire des Vers et Crustacés nouvellement créée, je fis retour au Muséum.

On sait qu'à la mort de LAMARCK (1829) qui avait été chargé par la Convention d'organiser au Muséum les collections des Animaux sans vertèbres, celles-ci furent réparties en deux chaires : LATREILLE reçut les Articulés et BLAINVILLE hérita du reste. On demeure confondu de constater que ce stade de division embryonnaire n'ait été dépassé que près de cent ans plus tard. Il a fallu exactement 88 ans pour qu'on s'aperçut que quelles que soient la valeur et l'activité de titulaires tels que AUDOUIN, H. MILNE-EDWARDS, E. BLANCHARD d'une part, VALENCIENNES, LACAZE-DUTHIERS, Edmond PERRIER d'autre part, l'étude ou seulement l'administration de collections comprenant tous les Invertébrés, des Protistes aux Tuniciers, étaient dans ces conditions une gageure impossible. J'entends bien que l'accroissement des collections n'a pas suivi dans le temps une progression arithmétique, dirai-je, et que, pour ne parler que de la faune marine, la fondation de Laboratoires maritimes, l'organisation de grandes Expéditions pourvues d'engins de plus en plus puissants ont fait refluer vers les Musées, depuis une époque relativement récente, une masse de matériaux que n'avaient pas connue les premiers titulaires de ces deux chaires. Il n'en est pas moins vrai qu'on a pu justement déployer les conséquences d'un tel état de chose ; mais il serait d'une suprême injustice d'en faire grief à l'un quelconque des successeurs de LAMARCK : ce serait confondre des victimes avec des responsables.

Enfin, en 1917, les Professeurs E. L. BOUVIER et L. JOUBIN se mirent d'accord pour soulager leurs services : l'Entomologie ne conservant que les Insectes — je veux dire *tous* les Insectes — et la Malacologie abandonnant les Vers et les Protozoaires, pour garder — j'allais dire seulement — les Spongiaires, les Cœlentérés, les Echinodermes, les Brachiopodes, les Tuniciers. Quelque disparate qu'apparaisse à première vue le reliquat de ce partage où Protozoaires et Vers fusionnent avec les Crustacés, les Arachnides, les Pycnogonides, les Myriapodes, les Péripates, un progrès considérable était réalisé : une nouvelle chaire de Zoologie était créée et les deux anciennes mieux équilibrées.

J'estime cependant, et assurément avec tous les Zoologistes, que ce progrès doit être considéré seulement comme une étape vers une

organisation plus rationnelle et plus efficace des services d'Invertébrés. Si mon Collègue et ami JEANNEL a toute raison d'être satisfait de se voir purement entomologiste, au sens strict du mot, il faut avouer que les autres Arthropodes forment, dans un Musée comme le nôtre, un ensemble suffisant pour justifier l'existence d'un service autonome, capable d'absorber à lui seul l'activité d'un titulaire et de ses collaborateurs. Leur adjoindre le monde des Vers et les Protozoaires, alors que la Malacologie garde en charge tous les autres Invertébrés, laisse, on le voit, une ample matière à futurs aménagements. Un moment, on eut pu croire que ceux-ci étaient amorcés ; mais, pour des raisons diverses, les choses en restèrent là et le geste esquissé par L. JOUBIN demeura sans écho.

Pour m'en tenir à l'état actuel de cette nouvelle chaire qu'on appela, faute de mieux, « Vers et Crustacés », et me conformer à l'usage, il m'en faudrait faire l'histoire. M'en voici bien empêché : elle date d'hier et n'en est pas à la période historique. Son premier titulaire il y a peu de temps encore était assidu à son laboratoire et tout laissait prévoir qu'il serait aujourd'hui parmi nous. Je rappellerai dans un instant les mérites qui l'ont désigné à l'unanimité de ses collègues pour se voir confier le nouveau-né dont il devait rassembler les membres épars et mettre en valeur tout l'ensemble. Mais, je veux dire tout de suite, parce que j'en ai été le témoin de chaque jour, le soin tout particulier qu'il a pris à faire des galeries qui étaient son domaine un modèle d'exposition, multipliant les courtes notes explicatives, les photographies, les dessins, rendant, en un mot, instructif et attrayant le passage des visiteurs, autant que le permet la lumière fortement tamisée qui, parcimonieusement, tombe des hautes verrières.

Les collections ainsi disposées et celles, beaucoup plus complètes, beaucoup plus précieuses, qui ont été transportées au Laboratoire de la rue de Buffon proviennent de sources diverses. Les unes constituent le magnifique héritage remis en dot au nouveau professeur, les autres sont venues s'ajouter depuis à ce fonds ancien. Mon intention est de vous parler surtout de ces dernières, de rendre hommage aux généreux donateurs qui en ont gratifié le Muséum et de montrer, par leur importance, le développement pris en un temps relativement court par le service confié à Ch. GRAVIER.

Mais il est juste de rappeler auparavant ce qu'était ce magnifique héritage dont la richesse justifiait une création nouvelle. Pour la plus grande part, celui-ci était dû à l'activité de grands savants dont cet Etablissement a le droit de s'enorgueillir : H. et A. MILNE-ELWARDS et le Professeur E. L. BOUVIER.

Dans chaque discipline des sciences naturelles, il est des œuvres fondamentales que les naturalistes de tous les temps devront con-

sulter parce qu'elles constituent en quelque sorte la charte de leur spécialité, la somme ordonnée des connaissances acquises à un moment où sont fixés les cadres dans lesquels prendront place, désormais, les acquisitions futures. Il est remarquable, et bien propre à justifier le renom d'une Maison comme la nôtre, de constater que pour maintes disciplines c'est ici qu'à un moment donné se sont allumés ces phares dont l'éclat puissant, de par le monde, a guidé les chercheurs. Je songe en particulier au *Précis* de LATREILLE, à l'*Histoire naturelle des Poissons* de CUVIER et VALENCIENNES à celle des Coraux de MILNE-EDWARDS et HAIME et à tant d'autres dont les auteurs ont leur nom inscrit en lettres d'or dans notre grand amphithéâtre. L'*Histoire Naturelle des Crustacés* d'H. MILNE-EDWARDS a marqué un tel moment. Et il est bien évident que la synthèse que représente une œuvre comme celle-ci ne peut s'édifier que sur de vastes collections qui en constituent les pièces justificatives et qui, de ce fait, prennent une valeur historique. Ce sont elles qui forment le fonds inestimable qu'Emile BLANCHARD devait transmettre au Professeur E. L. BOUVIER.

En réalité, l'activité d'Emile BLANCHARD étant particulièrement orientée vers les Insectes, dont il avait également la lourde charge, c'est grâce à A. MILNE-EDWARDS que les traditions établies par son père furent continuées et que les collections de Crustacés, considérablement augmentées par lui, passèrent aux mains du Professeur E. L. BOUVIER.

Celui-ci comprit vite le soin particulier qu'elles méritaient et, sans négliger les Arthropodes terrestres dont il surveillait le classement, effectué par ses collaborateurs immédiats et de nombreux entomologistes auxquels il ouvrit toutes grandes les portes de son Laboratoire, il fit pendant longtemps porter sur elles le principal de son effort personnel. En collaboration d'abord avec A. MILNE-EDWARDS, puis seul, il publia cette belle série de Mémoires qui rapidement le classèrent au premier rang des carcinologistes et dont les matériaux provenant des grandes Expéditions du « Blake », du « Travailleur », du « Talisman », de « l'Hirondelle », de la « Princesse Alice », du « Français », du « Pourquoi pas ? » et décrits par lui, venaient s'incorporer, en partie du moins, à nos collections. Sa réputation fit d'ailleurs affluer de toute part vers le Muséum des documents qu'il mettait en œuvre dans de savantes monographies dont la dernière en date, consacrée aux Atyidés, vit le jour alors que les Crustacés étaient déjà passés dans le laboratoire voisin. Libre de toute fonction, il les y a rejoints récemment, et avec l'enthousiasme et l'ardeur qui ne l'ont jamais abandonné, il y prépare une Faune des Crustacés Décapodes des côtes de France, impatiemment attendue.

C'est donc aux MILNE-EDWARDS et au Professeur E. L. BOUVIER

qu'en 1917 le Muséum devait la plus grande partie de ses collections de Crustacés.

Il devait en outre à ce dernier seul, non seulement une rare collection de Pycnogonides, base des remarquables travaux publiés par lui sur ce groupe, mais surtout un des plus riches ensembles de Péripatés qui soient dans aucun Musée. Riche, en effet, et précieux, puisque sur lui s'appuie la célèbre monographie où se trouve exposée pour la première fois la classification actuellement adoptée de cet Ordre.

Crustacés, Pycnogonides, Onychophores tels furent les plus beaux présents que l'Entomologie remit aux mains de Ch. GRAVIER tandis qu'il emportait de la Malacologie les Vers et, parmi eux, les Annélides dont, pour les Oligochètes, Edmond PERRIER, et pour les Polychètes QUATREFAGES, SAINT-JOSEPH et lui-même avaient considérablement augmenté les collections.

L'apport de QUATREFAGES consiste en une série d'Annélides recueillis ou déterminés par lui-même dont l'étude fit de 1843 à 1857 l'objet de nombreuses notes et de Mémoires qui servirent de base en 1865, à son *Histoire des Annelés*. La systématique de ce groupe était, à cette époque, particulièrement flottante et la consultation de ces matériaux devint indispensable à qui voulut, depuis, établir de correctes synonymies.

Le baron de SAINT-JOSEPH continua et revisa l'œuvre systématique de QUATREFAGES en ce qui concerne les Polychètes des côtes de France. A Dinard d'abord, où depuis 1886 il séjourna souvent dans le Golfe de Gascogne ensuite, puis en Méditerranée il fit d'abondantes récoltes, qu'à sa mort, survenue en 1911, il légua au Muséum avec son incomparable bibliothèque. Curieuse figure que celle de ce gentilhomme affable, qui, ayant pris à tâche d'achever un grand ouvrage commencé par son père sur la *Concordance entre les codes civils étrangers et le code Napoléon*, voyage pendant dix ans à travers toute l'Europe pour observer, tel le Comte de GOBINEAU, les mœurs et les coutumes des populations dans leurs rapports avec les lois qui les régissent, et soudain se passionne pour l'étude d'une branche de la Zoologie qui passe pour ingrate et dans laquelle il avait acquis une telle maîtrise que son œuvre reste comme le seul essai pleinement réussi qui précède la magistrale Faune du Professeur P. FAUVEL.

Je ne puis aujourd'hui nommer tous les savants qui ont contribué à édifier les collections qui à ce moment changèrent de mains. Je n'oublie, ni SAVIGNY, ni AUDOUIN, ni LUCAS, ni, plus proche de nous, Adrien DOLLFUS, J.-B. CHARCOT ; mais j'ai hâte de dire maintenant quel était celui qui en prenait la charge. Au surplus, la tâche est aisée car la vie entière de Ch. GRAVIER se déroule droite, comme un sillon bien tracé, obstinément et silencieusement creusé, où fleurit

naturellement une moisson abondante en récompense de tant de labeur.

C'est, a-t-il dit pendant son séjour, vers 1885, à l'École Normale supérieure de Saint-Cloud que, séduit par les brillantes leçons de son maître Edmond PERRIER, Ch. GRAVIER apprit à aimer la Zoologie. C'était l'époque où les théories de l'Évolution étaient à l'ordre du jour : les âpres discussions auxquelles avaient donné lieu les travaux de DARWIN et qui avaient remis en honneur ceux de LAMARCK étaient à peine apaisées. Edmond PERRIER, qui depuis longtemps avait nettement pris position, profitait de toutes les chaires pour prêcher, avec un zèle d'apôtre, le nouvel évangile. On imagine facilement ce que pouvait avoir de séduisant la parole ardente du maître évoquant devant ses jeunes auditeurs attentifs l'évolution des formes vivantes à la surface du globe, résumée, faute de temps, par des arbres généalogiques touffus dans les rameaux desquels s'élevaient avec délice ces fraîches imaginations.

GRAVIER est conquis, et désormais tous ses efforts tendront à le rapprocher du Muséum où professe, dans une chaire magistrale, celui dont la voix ne lui parvenait à Saint-Cloud que comme un écho. Aussi, le voyons-nous employer tout le temps que lui laisse libre son enseignement à l'École normale de Grenoble, où il a été envoyé, à acquérir les grades qui lui manquent. Successivement, bachelier, licencié, il obtient en 1891 une bourse d'agrégation au Muséum d'Histoire Naturelle. Après avoir brillamment passé le concours en 1893, il s'attaque aussitôt à sa thèse de doctorat dont il poursuit la préparation à Clermont, où il professe pendant un an au Lycée, puis à la Faculté des Sciences de Paris où il est nommé préparateur. Docteur en 1896, Edmond PERRIER le prend deux ans après comme assistant.

Le voilà à trente-trois ans définitivement installé dans cette Maison où à la veille de sa mort nous le voyions encore. Chaque jour il s'y rendra de bonne heure, en sortira tard, passant la journée entière dans son service. Ses vacances, il les emploie à des séjours à Saint-Vaast-la-Hougue ou à des voyages d'étude à l'étranger. Il connaissait à peu près toutes les capitales d'Europe et avait fait une longue randonnée au Canada et aux États-Unis, mettant à profit ses déplacements non seulement pour visiter les Musées, les Laboratoires, pour lier connaissance avec ses collègues, mais pour se perfectionner dans la pratique des langues étrangères : tout était pour lui motif à s'instruire.

Pendant toute la période où il fut le collaborateur direct d'Edmond PERRIER, Ch. GRAVIER se consacra spécialement à l'étude des Annélides polychètes. Sa thèse sur les Phyllodociens, qui constitue une étude extrêmement consciencieuse et fort poussée des caractères

morphologiques et anatomiques des principaux représentants de cette famille, fut bientôt suivie d'un travail également anatomique sur les Glycériens. Puis, dans une série de notes, il fit connaître quelques rares Polychètes d'eau douce et notamment ces Néréidiens particulièrement remarquables par l'absence de métamorphose au moment de la reproduction.

C'est à la suite de ces travaux que Ch. GRAVIER se mit à l'étude des Annélides polychètes rapportés de la Mer Rouge par JOUSSEAUME et H. COUTIÈRE. Et, tandis que son étude avançait et que, pour préciser les conditions de vie des espèces auxquelles il avait affaire, il lisait les ouvrages des naturalistes qui avaient visité les récifs de coraux de cette région, comme à tant d'autres lui vint le désir d'aller sur place contempler l'épanouissement de cette vie intense et colorée à laquelle HÖCKEL, DARWIN, DANA consacraient des pages enthousiastes. L'occasion se présenta bientôt. Quand, en 1903, Edmond PERRIER quitta la chaire de Zoologie qu'il occupait pour prendre celle d'Anatomie comparée devenue vacante à la mort de H. FILHOL — transfert en partie déterminé pour permettre à son élève de le remplacer — ce fut L. JOUBIN qui lui succéda. GRAVIER éprouva alors le besoin de s'isoler quelque temps en face de la nature ; il sollicita et obtint une mission gratuite pour la côte des Somalis. Ce voyage marque dans sa carrière scientifique le point de départ de recherches nouvelles et de premier ordre qui lui acquirent rapidement une juste notoriété.

De janvier à mai 1904, parcourant chaque jour les récifs de la baie de Tadjourah, dépendance du golfe d'Aden, il y fait des récoltes extrêmement importantes, non seulement de Coraux, d'Alcyonaires et d'Annélides polychètes, mais de toute la faune associée aux formations coralliennes : environ 700 espèces, rapportées par lui, dont 130 nouvelles, ont été classées et réparties dans les divers services du Muséum.

Dès son retour, il achève avec les nouveaux matériaux récoltés de sa main son travail sur les *Annélides polychètes de la Mer Rouge*. Cette vaste monographie, parue dans les *Nouvelles Archives du Muséum*, compte parmi les plus beaux travaux de systématique générale faits sur ce groupe. La façon didactique dont toutes les familles sont successivement passées en revue, les caractères nettement exposés qui en différencient les principaux genres en font un ouvrage qui déborde largement le cadre que son titre voudrait restreindre.

Puis il se met à l'étude des Polypes coralliaires, d'abord de ceux qu'il a vu vivants dans la baie de Tadjourah, à Obock, aux îles Musha ; dont il a observé sur place la manière de vivre, les commensaux, les parasites, et en 1911 paraît dans les *Annales de l'Institut Océanographique* un mémoire, orné de 3 cartes et de 12 planches,

qui fait connaître l'état et la composition des récifs de cette région.

Mais il n'avait pas attendu cette date pour entreprendre un nouveau voyage qu'il considérait comme le complément du précédent et qui répondait à la question de savoir si, en accord avec l'opinion généralement admise depuis les travaux de DARWIN et de DANA, les conditions hydrographiques régnant sur les côtes occidentales d'Afrique étaient à ce point défavorables qu'aucun corail n'y puisse vivre. En 1906 il partit donc pour l'île San Thomé, dans le Golfe de Guinée, et eut la surprise de découvrir sur ses bords, ainsi que sur ceux de l'île du Prince toute voisine, six espèces de Coraux de récifs. Sans doute, leur développement paraît faible, relativement à ce qu'il avait observé dans la Mer Rouge ; mais il pense que des récifs peu étendus, constamment immergés, semblables à beaucoup de ceux de l'Océan Indien et du Pacifique existent çà et là dans cette partie de l'Atlantique tropicale. Il en donne notamment pour preuves l'abondance de Polypiers en bon état de conservation et de coquilles de Lamellibranches qui vivent avec eux, Spondyles, Chames, Arches que les lames rejettent à la côte. Tous ces faits sont exposés en détail, et leurs conséquences, dans un mémoire richement illustré paru en 1910.

Cette œuvre déjà considérable sur les Coraux fut complétée par l'étude des Madréporaires du « Pourquoi Pas ? » (1914) et par celle des Coralliaires, des Antipathaires, des Hexactiniaires provenant des Campagnes scientifiques du Prince Albert I^{er} de Monaco et publiées en trois fascicules ornés de 14 planches. Dans ces mémoires, on retrouve la scrupuleuse exactitude des descriptions, mais peut-être moins de vie que dans les précédents où étaient décrites les espèces qu'il avait lui-même arrachées au rivage.

C'est cette observation dans la nature qui donne encore tant de prix à son étude sur la faune des Actinies de l'île de San Thomé (1916) et surtout à ses *Recherches sur quelques Alcyonaires du Golfe de Tadjourah* que les *Archives de Zoologie expérimentale et générale* imprimèrent en 1908. Ch. GRAVIER, à propos de certains d'entre eux, pose exactement le problème de leur symbiose avec les Zoochlorelles et montre la transmission par l'œuf de ces algues monocellulaires. C'est aussi dans ce mémoire que sont rapportées les intéressantes observations qu'il avait pu faire à Djibouti, dans un aquarium de fortune, sur la biologie d'un curieux Pennatulidé, le *Scytaliopsis djiboutiensis* Grav., dont il a observé les mouvements variés dans la vase molle qui lui sert d'habitat.

Si l'on ajoute qu'en 1917 au moment où l'Assemblée des Professeurs du Muséum décida la création d'une nouvelle chaire de Zoologie, Ch. GRAVIER avait encore fait connaître l'existence d'un Cerianthaire pélagique dans le Golfe de Guinée, celle d'une Méduse dans le Tanganyika, qu'il avait publié un mémoire sur les Alcyonaires

et un autre sur les Ptérobanches du *Pourquoi pas ?*, une étude sur les Annélides de la famille des Sabellariens, une série de Notes ou Mémoires sur les Polychètes du Golfe de Californie, des côtes du Pérou, des îles Kerguelen et sur celles rapportées de l'Antarctique par les Expéditions du C^t CHARCOT, on peut penser avec quelle unanimité ses collègues, et l'Académie des Sciences qui devait bientôt l'accueillir chez elle (1922), le désignèrent pour en prendre la direction.

Dans le lot qui lui revenait les Crustacés tenaient une large place. Ch. GRAVIER, à vrai dire, s'était jusque-là peu occupé de ce groupe qui, au Muséum était resté l'apanage du Pr. E.-L. BOUVIER. Cependant, dans une série de Notes, toutes datées de 1912, il avait fait connaître les Copépodes parasites des Annélides et des Ptérobanches rapportés par la seconde expédition antarctique française, Copépodes si curieux et si bizarrement modifiés par leur vie parasitaire que, pour la plupart, il les fallut placer dans des genres nouveaux. Ce fut aussi le cas de cet *Isidicola antarctica* Gravier qu'il eut la bonne fortune de rencontrer chez certains Alcyonaires de l'Antarctique Sud-américaine et du *Flabellicola neapolitana* Grav. qu'il découvrit à Naples en 1917 fixé sur l'Annélide *Flabelligera diplochaitos*.

Titulaire désormais de la chaire des « Vers et Crustacés », il orienta plus décidément ses recherches vers ces derniers et se spécialisa dans l'étude d'un groupe un peu délaissé chez nous, les Stomatopodes. On lui doit l'étude de ceux recueillis par le *Travailleur* et le *Talisman* et de nombreuses formes provenant du Pacifique ou de l'Océan indien.

Il n'avait point pour cela abandonné les Polychètes. Tandis qu'avec R. LEGENDRE je poursuivais à Concarneau les pêches nocturnes à la lumière commencées à Banyuls avec RACOVITZA, GRAVIER eut le désir d'essayer dans la baie d'Alger ce merveilleux procédé de récolte. Et cela nous valut un important travail qu'il publia en 1928 en collaboration avec J. L. DANTAN, suivi (1934) d'un autre sur les Polychètes recueillis de même façon sur les côtes d'Annam.

D'autre part, ayant eu en mains les belles collections des Expéditions antarctiques françaises, GRAVIER n'avait pas été sans remarquer la fréquence relative des formes incubatrices qu'on y rencontre. Après en avoir signalé quelques-unes dans de courtes Notes, il entreprit de faire une mise au point de la question qui parut dans deux mémoires où se trouvent résumées les observations les plus caractéristiques relatives à la ponte et à l'incubation chez les Annélides polychètes et les Crustacés.

Messieurs, je n'ai pu retracer ici qu'une partie de l'œuvre de Ch. GRAVIER. Chaque année le *Bulletin du Muséum* enregistre, comme au jour le jour, le résultat des recherches de ce grand laborieux qui ne quittait sa table de travail que pour regagner, la journée



CHARLES GRAVIER
(1865-1937)

finie, son foyer. Membre de nombreuses sociétés, il n'y allait pour ainsi dire jamais. Non point qu'il aimât la solitude ; on le voyait au contraire accueillant à tous et heureux des visites qu'il recevait, mais il ne se sentait vraiment à l'aise qu'entre amis : et n'avait jamais pu vaincre une timidité naturelle qui le rendait hésitant à paraître en public et à y occuper la place qui lui revenait.

Son vrai domaine était son laboratoire qui était pour lui comme un second foyer où il se sentait entouré d'une respectueuse affection par des collaborateurs qu'il avait choisis. Depuis quelque temps nous voyions avec peine ses forces décroître, son activité se ralentir. Cependant, quelques jours à peine avant sa mort, il publiait encore une étude sur les Stomatopodes rapportés des eaux indochinoises par DAWYDOFF. Puis brusquement il s'est éteint, simplement. Il repose dans un modeste petit cimetière du Pas-de-Calais, dans une région qu'il avait adoptée par affection pour celle qui porte son nom et son deuil. Le Muséum se doit de saluer bien bas la mémoire de cet homme de bien qui lui consacra toutes ses pensées et tous ses efforts.

Les collections qui furent remises en d'aussi bonnes mains se sont, depuis, considérablement augmentées, et je voudrais en quelques mots rappeler quels généreux donateurs ont été les artisans de cet accroissement.

C'est d'abord pour moi l'occasion de rendre hommage à une mémoire bien chère, celle de mon maître Eugène SIMON. E. SIMON est sans contredit le fondateur de l'Arachnologie moderne et c'est grâce au don de son incomparable collection que le Muséum se trouve, de tous les Musées, de beaucoup le plus riche et le plus précieusement doté à ce point de vue.

Dans la modeste Notice qu'il fit imprimer en 1918 sur ses travaux, il raconte, dans un style simple et charmant qu'on n'est guère accoutumé de trouver dans les productions de ce genre, ses débuts de naturaliste, ses fréquentes visites au Jardin des plantes sous la conduite du docteur Charles SIMON, son père, « fervent admirateur des choses de la nature ». Ses livres d'étrennes sont les *Suites à Buffon*, et il apprend à dessiner en copiant les planches du *Règne animal* de CUVIER.

Comment être surpris qu'ainsi guidé dans une voie qui était la sienne Eugène SIMON ait été d'une précocité remarquable. En 1864 — il avait seize ans à peine — paraît son premier ouvrage : l'*Histoire naturelle des Araignées*, « essai de jeunesse prématuré » dira-t-il plus tard. Sans doute, il ne s'agit pas du traité magistral, achevé trente ans après (1892-1903), et publié sous le même titre ; mais cet « essai » demeure extrêmement utile à qui veut apprécier son œuvre. En fixant alors l'état de nos connaissances sur le groupe à l'étude duquel

il allait consacrer tous ses efforts, Eugène SIMON a marqué le point de départ de la voie qu'il devait suivre jusqu'au bout et nous permet ainsi de mesurer exactement le long chemin qu'il a parcouru.

Véritable chaos, dans lequel il tente déjà avec succès de mettre un peu d'ordre, ce groupe des Araignées était en réalité un monde presque inexploré. Il allait en avoir la conviction rapide quand, songeant à écrire une faune des Arachnides de France — dont six volumes parurent de 1874 à 1884 — il parcourait notre pays en tous sens et faisait à chaque voyage des découvertes abondantes et imprévues.

Quelques excursions en Sicile, en Espagne, en Algérie et même au Maroc, à une époque où cette région était cependant peu hospitalière (1875-1884), le confirment dans l'idée que l'exploration méthodique des pays exotiques est indispensable pour comprendre la variété et l'étendue du groupe qu'il étudie. Il existe, sans doute, des voyageurs naturalistes, des missionnaires lointains qui pourraient récolter pour lui les matériaux nécessaires à son œuvre ; mais il sait, par expérience, que si des récoltes ainsi faites sont souvent riches en grosses espèces, brillamment colorées et de capture facile, elles ne sauraient être que fort incomplètes pour les Araignées où les petites formes abondent et qui se dissimulent dans des retraites que seul un œil exercé peut découvrir. Aussi bien, c'est l'animal vivant qu'il veut observer, sa biologie, ses mœurs, la manière dont il tisse sa toile et fait son nid, l'aspect du milieu qui l'entourne. Eugène SIMON inaugure donc en 1887 la série de ses grands voyages, par une campagne au Vénézuéla. En 1889, il part pour Suez, revient l'année suivante sur les bords de la Mer Rouge, à Aden, et de là s'embarque pour les îles Philippines. En 1892, nous le retrouvons à Ceylan et en 1893, dans la colonie du Cap et le Transvaal.

Ce que furent les récoltes faites au cours de ces voyages par ce naturaliste passionné, on se l'imagine aisément. La moisson fut telle en Insectes, en Crustacés, en Myriapodes, en Péripates, en Arachnides, que les cinquante-six notes ou mémoires parus jusqu'ici et dus à de nombreux collaborateurs n'ont point encore suffi à nous en faire connaître tous les résultats. L'étude des Arachnides notamment, qu'Eugène SIMON s'était réservée et qu'il a cependant poussée avec toute son activité, reste inachevée et beaucoup de formes nouvelles, qui figurent dans l'incalculable collection ainsi rassemblée et dont il gratifia si généreusement le Muséum, demeurent encore inédites.

Mais Eugène SIMON avait trouvé là matière à reprendre, sur une base singulièrement élargie, son *Histoire naturelle des Araignées*. Il n'est nul besoin d'insister sur la valeur de cet ouvrage, *vade mecum* des arachnologues du monde entier, et qui est assuré de rester la base solide sur laquelle s'appuieront toutes les recherches futures dans ce groupe.

Se servant le plus souvent d'une simple loupe à main, rarement du microscope, on reste étonné de la précision avec laquelle Eugène SIMON a su reconnaître les affinités des familles et des genres, et nous offrir le tableau complet d'une classification naturelle où tout s'enchaîne. C'est qu'à défaut d'instruments perfectionnés, pour lesquels comme la plupart des chercheurs de sa génération il manifestait une certaine méfiance, Eugène SIMON était servi par ce qu'on pourrait appeler le flair du naturaliste, flair prodigieux, mais patiemment acquis au contact permanent de la Nature, en observant sans cesse, en travaillant sans relâche, fixant dans son imperturbable mémoire les détails de structure, les particularités éthologiques qui venaient à point pour éclairer son jugement.

Quand son *Genera* fut achevé, Eugène SIMON songea à compléter le *Species* des Arachnides de France dont il lui restait, depuis bien longtemps, un dernier volume à écrire. Le précédent volume portait la date de 1884 et l'on était aux environs de 1904. Pendant ces vingt années, de tels progrès avaient été faits, des matériaux si nombreux s'étaient accumulés, que Eugène SIMON conçut le dessein de reprendre l'étude des familles déjà traitées, d'y joindre celles dont il n'avait pas été encore question et d'offrir ainsi, dans ce dernier volume, un tableau complet de la faune des Arachnides de notre pays. Ce travail énorme, entièrement écrit de sa main, a fait l'objet d'une publication posthume que mon ami L. BERLAND et moi-même avons, selon ses volontés dernières, menée à bien.

Arachnologiste hors de pair, Eugène SIMON fut aussi un ornithologiste éminent. Cette dernière vocation s'éveilla peu à peu auprès de ses amis L. BUREAU, J. VIAN, H. MARMOTTAN, et fut déterminée par son voyage au Vénézuéla. Il était impossible que ce naturaliste, épris de toutes les beautés de la nature, ne fût pas frappé par les allures vives, les colorations chatoyantes, les formes variées et délicates des Trochilidés qui s'ébattaient sous ses yeux, dans la forêt tropicale. Il revint en France avec une superbe collection de ces Oiseaux, rassemblés par ses soins et qu'il ne cessa d'accroître jusqu'au moment où, devenue une des plus importantes, elle lui permit d'écrire sa remarquable monographie des Trochilidés parue en 1924.

Sa culture était très étendue, non seulement sur d'autres groupes zoologiques, les Crustacés et les Insectes en particulier, mais aussi sur la botanique et plus spécialement sur les Champignons. Ami de BOUDIER, dont il possédait les œuvres, il aimait à herboriser chaque année, au printemps et à l'automne, recueillant les espèces rares, les étudiant, les dessinant avec soin.

Accompagner ce fervent naturaliste dans ses promenades, où plantes et bêtes semblaient lui être également familières, était une véritable joie que doublait encore, aux heures de repos, l'attrait

d'une conversation toute émaillée d'anecdotes vécues sur l'histoire de son Paris, qu'il connaissait à merveille.

Elu en 1909 Correspondant de l'Académie des Sciences, le Muséum, en reconnaissance du don magnifique de ses collections et de sa bibliothèque, se l'attacha en qualité d'Associé au début de 1918. Désormais, n'ayant plus chez lui ses matériaux de travail, Eugène SIMON venait régulièrement, de la Villa Saïd au Muséum, au laboratoire du professeur Ch. GRAVIER, dans la salle qui était la sienne, accomplir sa tâche quotidienne.

Il s'est éteint doucement, le 17 novembre 1924, comme épuisé par tant de labeur, mais ayant eu la rare satisfaction d'avoir atteint le but qu'il s'était proposé et d'avoir pu achever ses deux œuvres maîtresses sur les Arachnides et sur les Oiseaux.

Elève d'Eugène SIMON, alors que je prends pour la première fois la parole du haut d'une chaire dont il a tant contribué à enrichir les collections, j'ai tenu à retracer la carrière féconde et à dire toutes les qualités de cœur du maître dont la vie entière fut de désintéressement et de dévouement à la science.

Edouard CHEVREUX, auquel nous devons notre belle collection de Crustacés Amphipodes, était de deux ans à peine l'aîné d'Eugène SIMON. Egalemeut parisien de Paris, il quitta sa ville natale peu après le siège de 1871 dont sa santé avait eu beaucoup à souffrir et n'y revint désormais que pour de courts séjours.

C'est au bord de la mer, au Croisic, qu'il se fixe d'abord. Il parcourt la grève, explore la côte rocheuse, dresse l'inventaire de ses récoltes, mais n'ose encore rien publier tant sa modestie native l'incline à mésestimer la valeur de ses travaux.

Mais, en 1882, l'Association française pour l'avancement des Sciences tient ses assises dans la région. Georges POUCHET découvre ce naturaliste, le présente à HENNEGUY avec lequel il se lie d'une amitié que la mort seule brisera. Les encouragements qu'il reçoit le décident à faire paraître ses premiers travaux sur les Amphipodes des environs du Croisic. Dès l'instant, en effet, il se spécialise dans ce groupe de Crustacés dont la petite taille, l'apparente uniformité étaient bien faites cependant pour rebuter un amateur. A bord de son premier bateau, l'*Actif*, il croise pendant quatre ans sur les côtes de Bretagne et de Vendée, rassemblant les premiers éléments d'une collection qui devait devenir des plus importantes et qu'il a généreusement léguée au Muséum.

Il songe bientôt, d'ailleurs, à étendre le champ de ses recherches et, sur un yacht plus grand, la *Melita*, qu'il fait aménager spécialement, il parcourt le golfe de Gascogne, longe les côtes d'Espagne, du Portugal, touche aux Canaries, atteint le Sénégal, faisant durant trois ans de croisières, une riche moisson de Crustacés de tous ordres

dont il confie l'étude aux naturalistes compétents, devenus tous ses amis, ou qu'il étudie lui-même.

La *Melita* le conduit en Méditerranée. Séduit par la douceur du climat, par la variété de la Faune qu'il y rencontre, il se fixe désormais sur la côte Nord-Africaine, à Bône, et y entreprend le même travail minutieux de recherches qu'il avait entrepris à ses débuts en Bretagne et en Vendée. L'exploration de l'Algérie, de la Tunisie, de la Corse, poursuivie à bord de la *Melita II*, de 1897 à 1904, lui fournit les matériaux d'un mémoire étendu et plein de nouveautés sur la faune des Amphipodes de cette région.

Spécialiste universellement réputé, Edouard CHEVREUX s'était vu confier les collections les plus précieuses de nos grandes Expéditions. Les mémoires dans lesquels sont consignés les résultats de ces expéditions, et de bien d'autres, sont des modèles d'ordre et de clarté, tous abondamment illustrés d'un trait net et précis.

Il fut nommé Correspondant (1898), puis Associé du Muséum (1924), où il était depuis longtemps, à la chaire d'Entomologie, un des plus précieux collaborateurs du Professeur BOUVIER.

Retiré dans sa villa de Bône, qui se dresse face à la mer, ayant abandonné les lointaines croisières, Edouard CHEVREUX, puisant dans sa collection et dans ses souvenirs, se mit à préparer son dernier ouvrage : *Les Amphipodes de la Faune de France*. Il le considérait comme le couronnement de ses efforts, comme l'aboutissement d'une longue carrière durant laquelle il avait accumulé les matériaux qui devaient lui servir à mieux comprendre, à mieux mettre en place les éléments de notre faune.

C'est après s'être mis à l'ouvrage que Edouard CHEVREUX, effrayé devant la tâche énorme qu'il s'était, trop tardivement croyait-il, assignée, me fit l'honneur de m'associer à ses travaux. De cette collaboration, qui me valut de pénétrer dans l'intimité du grand naturaliste, je garde le plus exquis, le plus reconnaissant des souvenirs.

Edouard CHEVREUX, naturellement timide et modeste, cachait sous une apparence grave et réservée, la sensibilité la plus vive et une profonde bonté, seulement inquiète de ne se point assez manifester.

Je le vois encore à Bône, dans son cabinet de travail largement ouvert sur cette Méditerranée qu'il avait parcourue en tous sens et qui maintenant se reflétait dans ses yeux clairs, éveillant en lui d'agréables souvenirs et peut-être, aussi, quelque nostalgie. L'été le ramenait en France, et presque toujours en Bretagne. A Concarneau où nous travaillâmes ensemble, le fervent marin qu'il était resté allait chaque jour faire une station prolongée au bout de la jetée ; une main sur le garde-fou, il assistait, comme un commandant du haut de sa passerelle, aux évolutions des beaux thoniers

aux voiles multicolores, qui manœuvraient pour entrer au port ou en sortir.

Sa mort survint à Bône, le 4 janvier 1931. Toute sa collection admirablement entretenue, sa bibliothèque revinrent à notre Laboratoire. Tous ceux qui ont connu Ed. CHEVREUX regrettent non seulement le savant éminent, mais l'homme qui fut la conscience, la bonté, la courtoisie mêmes.

Aux Arachnides d'Eugène SIMON, aux Amphipodes d'Edouard CHEVREUX vinrent bientôt se joindre les Myriapodes d'Henry BRÖLEMANN. Comme E. SIMON, comme Ed. CHEVREUX, Henry BRÖLEMANN était né à Paris, qu'à la suite de revers de fortune il quitta momentanément pour l'Amérique. C'est durant son séjour aux Etats-Unis qu'occupant ses heures de loisir à la récolte d'animaux les plus variés, il prit goût à l'étude des Myriapodes. Deux ans plus tard, il est en Italie et s'affirme comme spécialiste par la publication d'une liste des espèces de Lombardie, et à son retour en France, où il se fixe désormais, il devient bientôt un des rares myriapodologues universellement connus. Son œuvre systématique est considérable : plus de 500 espèces ont été décrites par lui avec un soin méticuleux et une abondante illustration. Dans ses études d'ensemble sur les Géophilides, les Polydesmides, les Blaniulides, il a réussi à établir les relations de parenté des diverses formes et à retracer l'évolution probable de nombreux phyllums. Il a montré notamment l'importance dans la différenciation de certains groupes des modifications produites par une apparition précoce de la maturité sexuelle imposant un arrêt dans le développement. Sa modestie était telle qu'on dut insister longuement auprès de lui pour obtenir qu'il acceptât de préparer le volume de la Faune de France relatif aux Myriapodes ; il prétendait qu'il n'en connaissait qu'une faible partie. C'est à lui que le Muséum doit toutes les déterminations en animaux de ce groupe. Par testament, il nous fit don de sa propre collection : merveilleux instrument de travail où sont représentés non seulement les types qu'il décrivit, mais aussi des représentants d'à peu près toutes les faunes myriapodologiques du monde.

Ce savant éminent eut à répondre pendant sa longue carrière aux sollicitations de tous les collecteurs de Myriapodes dont, avec bonne grâce, il déterminait les récoltes. Sa distinction native, sa bonté faisaient délicieux tout commerce avec lui et son érudition rendait sa conversation toujours instructive. BRÖLEMANN avait été élu Correspondant du Muséum et sa mort, survenue en 1933, a privé cette maison d'un de ses meilleurs collaborateurs.

* * *

C'est ainsi, Messieurs, que le Service confié en 1917 à Ch. GRAVIER s'est trouvé enrichi, depuis cette date, de trois collections célèbres entre toutes, œuvre chacune d'un généreux spécialiste universellement réputé.

L'acceptation de dons aussi somptueux — et je songe aussi à ceux qui les ont précédés — crée des devoirs auquel le Muséum ne saurait se soustraire. Ces devoirs ne consistent pas seulement à entretenir et à conserver les richesses déposées dans nos galeries, mais à les exploiter, à continuer l'œuvre que le temps n'a pas permis aux donateurs d'accomplir en son entier. Malgré le labeur de ces derniers, ces collections renferment encore beaucoup d'étiquettes blanches, d'inédits, qui attendent leur entrée dans la science. Le personnel d'un laboratoire, réduit à l'état squelettique, qui ne manque, je vous l'assure, ni de courage, ni de bonne volonté, ne peut y suffire — un capitaine et deux lieutenants n'ont jamais formé que les cadres d'une Compagnie — sans compter que personne ne songe à lui demander une compétence qui devrait s'étendre à des groupes nombreux et fort disparates. Force est donc de recueillir des collaborateurs.

Les trois belles figures que je viens d'évoquer montrent que, naguère, se trouvaient des hommes du plus haut mérite, totalement indépendants, pouvant consacrer leur temps et leur fortune à l'étude de la Zoologie. Faut-il croire ces temps révolus ? Sans nous hâter de l'affirmer, nous aurions tort de considérer l'époque présente comme favorable à l'éclosion de vocations qui puissent se manifester avec un aussi complet désintéressement. C'est pourquoi, si notre rôle est de susciter des vocations, de grouper des chercheurs, nous n'avons pas le droit d'imposer à ceux-ci une sorte de vœu de pauvreté ; il faut qu'ils aient l'assurance qu'en nous suivant ils pourront aussi faire face aux âpres exigences matérielles du moment. Malgré le gros effort qui s'est accompli récemment dans ce sens, il reste encore beaucoup à faire pour assurer la permanence de fonctions qui dans un Etablissement comme celui-ci est une nécessité.

Je ne veux pas croire cependant que là soit la seule cause des difficultés que nous éprouvons à recruter des collaborateurs. Ceux-ci doivent avant tout, comme nous-mêmes, déterminer, classer, étudier les matériaux que nous possédons, se livrer en un mot au travail du systématicien. Or, il ne fait aucun doute pour tous ceux qui ont suivi le développement des sciences naturelles en ces dernières années que ce travail n'est pas spécialement goûté des jeunes générations. Que la Systématique ait perdu l'attrait qu'elle exerçait chez nous, à un moment où le progrès des sciences connexes sur lesquelles elle s'ap-

puie lui permet des conclusions de plus en plus précises, est pour moi un véritable sujet d'étonnement. Et je ne puis expliquer un tel résultat que par une méconnaissance profonde de ce qu'est vraiment cette discipline, de l'importance de son but et de ses possibilités.

Dresser l'inventaire des formes vivantes ; dégager les lois de leur distribution dans le temps et dans l'espace, les liens de parenté qui les unissent ; préciser la notion d'espèce, rechercher l'étendue et le déterminisme de ses variations ; étudier l'action des changements du milieu — externe et interne — sur la morphologie, le comportement, la descendance des individus ; déterminer le caractère héréditaire ou non des particularités qui se font jour à la faveur de ces changements tel est le beau programme dont la Systématique a précisément pour but de coordonner les éléments, pour permettre une exacte connaissance de nous-mêmes et de nos compagnons sur ce globe.

J'entends qu'à la lecture de ce programme beaucoup de biologistes vont se reconnaître systématiciens. Ce en quoi ils n'auront pas complètement tort ; ils le sont au même titre que le taxonomiste qui détermine, et réunit les éléments d'une collection. Mais je dis que, s'ils n'ont pas commencé par ce travail préliminaire, leurs conclusions risquent de manquer de portée et ne peuvent en tout cas concourir au but que nous nous proposons. Les uns et les autres apportent sans doute leur contribution à l'œuvre commune ; mais celui qui veut bâtir doit s'assurer d'abord des fondations. Or, ces fondations, c'est le taxonomiste qui les édifie et seuls les Musées en possèdent les riches matériaux. Elles seront même d'autant plus solides que l'ouvrier aura restreint son labeur à un champ plus étroit qu'il pourra cultiver en son entier et dont il aura le loisir d'approfondir les sillons. C'est pourquoi les « spécialistes » dont nous avons tant besoin sont les meilleurs artisans de cette œuvre. C'est pourquoi j'ai tenu en ce jour à rendre un hommage particulier à un SIMON, à un CHEVREUX, à un BRÖLEMANN, et que je tiens à dire l'estime dans laquelle nous tenons tous ceux qui, suivant leur exemple, se penchent sans lassitude sur un groupe de leur choix et en dressent l'inventaire minutieux.

Devraient-ils se borner à ce travail de nomenclature et de critique, ils mériteraient tous nos éloges et toute notre gratitude. Mais il est bien rare qu'ils s'arrêtent à ce point : les difficultés qu'ils rencontrent dans leur tâche journalière les avertissent mieux que quiconque de la valeur relative des divisions taxonomiques qu'ils emploient et leur en imposent la discussion. Admirablement armés par une longue pratique, ils confrontent avec les réalités les hypothèses qui leur sont présentées, acceptent les unes, amendent les autres, en suggèrent de nouvelles. Et au fur et à mesure qu'ils avancent dans la voie de la connaissance se posent de nouveaux